

O. de Gougeon 1789

15273

LE CRI DU SAGE.

Case
FRC
19259

Par une Femme.

IL est tems d'élever la voix ; le bon sens , la sagesse ne sauroient plus observer le silence ; il est tems de dire définitivement à la Nation , que si elle ne se décide pas promptement à ne faire qu'un travail , elle entraîne sous peu la chute du Royaume , qu'elle ôtera à jamais la confiance , & que le mal deviendra incurable.

Les anciens François ne péchoient que par trop d'ignorance ; les modernes gagent tout pour avoir trop acquis.

A force d'idées & de lumieres , ils se trouvent aujourd'hui dans une confusion épouvantable.

La Patrie qui attend avec impatience son salut de leur sagesse & de leur entreprise , voit déjà avec peine qu'ils ne s'entendent pas & qu'ils touchent au fatal moment de devenir la fable de l'Europe.

Oui, Messieurs, votre discorde va non-seulement jeter le feu dans les quatre coins de la France, mais soulever nos ennemis, les encourager contre nous, & nous perdre par votre faute ; puissiez-vous lire avec attention la Lettre au Peuple, les Remarques patriotiques & surtout le Bonheur primitif de l'homme, & parcourir les Chapitres avec autant de rapidité que je suis arrivé au Regne de Louis XVI, & vous rappeler que malgré cette précipitation, on peut s'arrêter, & réfléchir sur quelques passages qui offrent des observations aussi utiles que salutaires.

Depuis long-tems j'observe les hommes ; j'ai été forcée de reconnoître que la plupart ont le cœur flétri, l'ame abjecte, l'esprit énervé & le génie malfacteur.

Peut-on sans rougir se déclarer homme aujourd'hui & se croire supérieur à nos sages ancêtres, à ces nobles Chevaliers François qui défendoient à la fois la Patrie & les Dames.

O temps heureux considérés de nos jours comme des siècles fabuleux , puissiez-vous renaître parmi nous , redonner l'énergie qui manque aux François , & les rendre encore une fois redoutables à tous les Peuples !

Je veux examiner d'où part la source du vice , puis-je la reconnoître sans trahir à la fois mon sexe & mon caractère. L'effort est pénible ; & quoiqu'il puisse m'en coûter de dévoiler ce sexe qui s'est lui-même démasqué , je le trahirai dans ce moment pour le servir un jour.

O Femmes ! Qu'avez-vous fait ? Qu'avez-vous produit ? avez-vous pu croire qu'en vous jettant à la tête des hommes , vous conserveriez votre empire ; il est détruit , & vos graces naturelles ont disparu avec cette noble pudeur qui rendoit jadis les femmes si touchantes & si cheres à leurs yeux.

Vous avez abandonné les renes de vos maisons , vous avez éloigné vos enfants de vos seins maternels ; livrés dans les bras de serviteurs corrompus , ils ont appris à vous hair , à vous mépriser.

O sexe , tout à la fois séduisant & perfide ! O sexe tout à la fois foible & tout-puissant ! O sexe à la fin trompeur & trompé ! O vous , qui avez égaré les hommes qui vous punissent aujourd'hui de cet égarement par le mépris qu'ils font de vos charmes, de vos attaques & de vos nouveaux efforts ! Quelle est actuellement votre consistance ? Les hommes se sont instruits par vous-mêmes, de vos travers, de vos détours, de vos ruses, de vos inconséquences ; & ils sont enfin à leur tour devenus femmes.

Peut-on voir sans pitié la suffisance de nos jeunes gens, la légèreté de nos vieillards sur des objets majeurs, & l'extravagance des hommes d'un âge raisonnable, sans se récrier contre le siècle & contre les mœurs.

On parle encore de vertu & de patriotisme ; si l'un & l'autre existoient véritablement, ils se seroient déjà fait sentir aux États-Généraux ; tous les cahiers seroient confondus, & les trois Ordres ensemble ne pourroient dans cette réunion qu'opiner pour le bien public.

Mais si l'esprit de parti vient à l'emporter dans cette Assemblée sur la bienséance, la raison & la justice, ces États-Généraux qu'on a désiré depuis si long-temps, ne seront donc réunis que pour semer la discorde.

Je l'ai prédit; puisse cette prédiction se détourner & me faire voir que je fus mauvais prophète; mais en même-temps, j'obtiendrai le titre de bonne citoyenne.

Vous devez, Messieurs, rassurer ce public impatient.

Qui peut ramener le calme si ce n'est votre union? qui peut enfin établir la confiance, faire refleurir le commerce, si ce n'est l'harmonie dans vos Assemblées; pour vous accorder, il faut fronder vos prétentions particulières, convaincre le Tiers-Etat qu'il n'a pas le droit lui seul de créer de nouvelles loix, & représenter au Clergé qu'il doit se dépouiller dans ce moment du faste de ses dignités & de la majeure partie de ses prérogatives.

Persuadez à la Noblesse, que c'est une injustice, une vexation criante, de refuser de siéger avec le Tiers-Etat, comme

s'il y avoit entre ces deux Ordres des barrières invincibles.

Il n'y a pas de jour qu'un Noble sans fortune ne sollicite la main d'une demoiselle du Tiers-État. Il n'y a pas de demoiselle d'un sang illustre qui n'ait mêlé ce sang avec celui du Tiers-État ; & dans ce moment de détresse, dans un tems de calamité, vous craignez, Messieurs, de mêler vos idées avec celles des hommes qui vous valent peut-être.

Que l'honneur vous parle, que le bien de la patrie vous guide ; & sans perdre vos titres & vos dignités, vous n'en ferez pas moins l'ami de vos freres, leurs supérieurs en modestie puisque vous renoncerez dans un moment d'union à votre rang, à ces droits que le rang vous donne & qui doivent être sacrés dans toute autre circonstance, mais qui sont injustes & déplacés dans cette révolution.

Voilà, Messieurs, ce qu'il étoit important d'observer aux trois Ordres.

J'ose me flatter que ces observations ne fauroient vous déplaire en faveur du motif qui me les a inspirées.

Je vois que l'alarme regagne les esprits, que la confiance acheve de se perdre chaque jour, & que tout vient désespérant.

Espérons cependant qu'une crise favorable, va se faire avant peu dans les États-Généraux : je n'ai pu m'en défendre; la crainte que j'ai que la Nation va se perdre & entraîner celle de ma patrie, m'a transporté au-dessus de moi-même. Je m'écrie, je m'élançe, & mon zèle perce à travers le préjugé.

On peut exclure les femmes de toutes Assemblées nationales, mais mon génie bienfaisant me porte au milieu de cette Assemblée, il lui dira avec fermeté que l'honneur même des premiers des Gentilhommes Français fut fondé sur le bien de la Patrie, & qu'il s'écarte de ces nobles principes en s'éloignant du sein du reste de la Nation.

Si l'amour-propre l'emporte sur la raison, sans doute, Messieurs, vous allez condamner cet écrit; mais l'auteur a une trop grande idée de vos nobles procédés, pour ne pas espérer que vos véritables sentimens l'emporteront sur cet

amour-propre, & si dans cette circonstance il a employé le ton impératif de son sexe, c'est qu'il a senti qu'aux grands maux, il falloit apposer les grands remèdes. Et en vous assurant en même-tems que si son zèle patriotique l'a porté trop loin, le respect & l'estime qui vous sont dus, Messieurs, le ramene à ses véritables principes, & lui font reconnoître que la modestie doit être le fond de son caractère.

Un des deux partis doit céder; vraisemblablement, celui du Clergé suivra l'impulsion de celui de la Noblesse.

Est-ce au Tiers-État qu'il convient d'abandonner le sien? Est-ce à la Noblesse de se départir de ses préjugés; ces préjugés ne font-ils pas leurs droits, & ces droits ne font-ils pas la gloire & le soutien de la Monarchie Française?

On ne peut se dissimuler que les cahiers du troisieme Ordre ont dû révolter la Noblesse, mais enfin, on peut tout ramener à la bienfiance; & celui qui cédera, de la Noblesse ou du Tiers-État, fera toujours le parti patriotique à qui la France devra son salut.